

Dans les griffes de la télévision

Sommernachtskonzert dans le Parc du Château de Schönbrunn[1]

La Bohème en banlieue[2]

La télévision semble favoriser depuis quelque temps la transmission de grandes opérations visant « la musique classique mise à la portée de tout le monde ». Ce qui se voit et s'entend dans ces deux exemples récents inspire un doute : ne devrait-on pas croire plutôt que « tout le monde contribue aux parts de marché de la télévision » ? Les forces convoquées sont de taille : des spectateurs réels par milliers (sans compter bien sûr les vidéo spectateurs) ; des moyens technologiques audio et vidéo gigantesques, capables de « couvrir » de vastes espaces prestigieux (Parc du Château de Schönbrunn) ou insolites (cité-banlieue de Berne) ; des interprètes de renom au service d'un répertoire potentiellement « grand public ». Sans préjudice de ce qu'on ne voit ni n'entend mais s'affiche plus ou moins discrètement au générique : sponsors et chaînes de télévision.

Sommernachtskonzert à Schönbrunn

Avant de visionner le spectacle, faire un tour sur le site officiel du château[3], lequel propose une visite *grand tour*, assortie de nombreux « produits dérivés » : piscine publique en plein air aménagée depuis que François-Joseph y apprit à nager ; théâtre de marionnettes, zoo, labyrinthe et aires de détente avec jeux pour enfants et adultes ; apprentissage de la confection d'un *Apfelstrudel* dans le Fournil impérial ; vente à la boutique ou *online* de reproduction des diamants de Sissi... Notre concert d'une nuit d'été n'est en somme qu'un épiphénomène du consommé touristique : le confirme un public qui applaudit après chaque mouvement d'une œuvre, évidemment minoritaire en habitués de la ville ou de l'Orchestre philharmonique de Vienne, lequel joue ce soir. En suivant ce lien : <http://www.youtube.com/watch?v=3tube9v14bM>, on aura un aperçu du décor qui s'étend sur près d'1 km, distance entre le Château et la Gloriette.

L'orchestre est installé sous un grand tunnel adossé à la Fontaine de Neptune, ouvert d'un côté sur des rangées de spectateurs assis et plus loin sur les promeneurs et badauds se prolongeant jusqu'au Château, de l'autre sur l'espace des jardins allant jusqu'à la Gloriette, lui aussi peuplé de promeneurs-auditeurs. Le tunnel et les musiciens qu'il abrite baignent dans des éclairages changeants qui passent fréquemment au rouge ou au bleu. En avant se trouvent deux grands écrans qui répercutent pour les nombreux défavorisés par la distance des images choisies par le cameraman : détails de l'orchestre, chef vu de face ou plans rapprochés sur le soliste. On peut s'en faire une idée en regardant des images filmées par un spectateur relativement proche de la scène :

<http://www.youtube.com/watch?v=oMGhrWQKeps>

Se trouvent là aussi, comme on a pu le voir, au sommet de tours et montées sur des perches, des caméras mobiles qui balaient plus souvent diverses vues du parc, jusqu'aux plus photogéniques détails d'architectures et de sculptures, s'attardent sur des buissons de verdure ou de fleurs, certainement plus que sur le lieu de musique. Lequel apparaît donc d'un intérêt secondaire au profit d'un défilé de plans pittoresques en mouvements incessants de caméras, fondus enchaînés ou jeux artificiels d'ombre et de lumière. Le téléspectateur, sans doute plus menacé encore que le public par une attention trop soutenue à la musique, se trouve même parfois transporté hors lieu par des vues diverses de la ville de Vienne, comme on a pu s'en étonner dans la première vidéo.

Comprenez que la part du lion n'est pas celle du programme musical. Pourtant confié à l'un des plus beaux orchestres de la planète, dirigé par un musicien non moins remarquable, Daniel Barenboim. Lequel ne peut pas être innocent du programme de ce soir, sorte de nuit d'été européenne et couvrant plus d'un siècle d'histoire, d'autant qu'il est aussi soliste :

Une petite musique de nuit de Mozart

Nuits dans les jardins d'Espagne de Falla (Daniel Barenboim dirigeant du piano)

Une nuit sur le Mont Chauve de Moussorgski

Mille et une nuits et *Sang viennois* de Johann Strauss.

Outre le fait qu'un perpétuel carnaval d'images^[4] finit par perturber le téléspectateur sans cesse distrait par là d'une écoute de la musique, le son de celle-ci est complètement artificiel, résultat d'un mixage numérique où tous les coups semblent permis et rien ne surnage du son réel des instruments ; une sorte de fluide conglomérat sonore prêt à consommer trahit autant la sonorité célèbre de l'Orchestre philharmonique de Vienne que le piano de Daniel Barenboim. C'est évidemment le même plat cuisiné-surgelé-réchauffé qui parvenait ce soir-là aux oreilles des 100 000 spectateurs de la fête.

On peut certes, en dépit de tant d'embûches, apprécier différemment l'interprétation du chef d'orchestre, sans doute moins convaincant dans cette petite sérénade de Mozart affligée de gigantisme, ou discutable dans sa conception de Manuel de Falla, plutôt stravinskienne quant au piano, un peu trop tchaikovskienne pour l'orchestre. Mais les trois derniers numéros du programme montrent un brio (Moussorgski) et une élégance (Strauss) rares : celle du très grand artiste que l'on connaît. Dès lors : pourquoi, comment, au nom de quoi Daniel Barenboim s'est-il prêté à ce grand cirque ? La question n'aurait guère de sens pour tel ou telle vedette. Mais pour le fondateur avec Edward Saïd du fameux *West-Eastern Divan Orchestra* – nom inspiré par Goethe –, pour le défenseur maintes fois proclamées d'un rôle politique et pacificateur de la musique ?

Sans doute – quelle explication trouver d'autre ? – qu'il a vu là l'incontournable travers actuel d'une médiatisation pour faire passer le message qui lui tient à cœur...

[La Bohème en banlieue\[5\]](#)

<http://www.youtube.com/watch?v=8CfRVR6E6iM>

L'expérience saugrenue de *La Traviata* dans la gare de Zurich[6] semble avoir convaincu les organisateurs de sa rentabilité. D'où l'idée de monter un an plus tard un deuxième épisode, dans une cité de la banlieue de Berne, pour y loger *La Bohème* de Puccini. Pas d'inquiétude toutefois, nous sommes en Suisse et le bloc B du quartier Gäbelbach ne ressemble pas du tout à Sarcelles. A priori, le lieu choisi a au moins cette fois quelque rapport possible avec le sujet de l'opéra et le public n'est plus constitué de voyageurs ou de badauds, mais d'habitants de l'immeuble, prêtant leur salle de séjour ou leur cuisine, faisant leur lessive ou étendant leur linge dans la cave buanderie, déambulant à l'extérieur ou au supermarché à 800 m de là. On a ainsi fait des progrès en termes dits de « proximité » pour un spectacle diffusé en « prime time », mais du coup nettement haussé la barre du défi technologique en raccordant des lieux de l'action aussi distants les uns des autres.

Tout ce déploiement empêche de réaliser sur le champ une évidence : sans mettre en doute la virtuosité du réalisateur Felix Breisach, ni l'ampleur babylonienne du dispositif technique, le résultat est pour le moins inattendu. Car n'importe quel Sellars ou Carsen obtiendrait sans peine le même genre de décors sur une scène d'opéra, avec l'appoint éventuel de quelques projections en vidéo ; évidemment on n'arriverait pas à mobiliser autant de figurants professionnels ou amateurs, plus la foule des habitants de l'immeuble attirés par le show, quoique ces derniers n'aient apparemment rien coûté. Tout ce monde est en vêtements de tous les jours, semblant vaquer avec plus ou moins de naturel à des occupations quotidiennes et côtoyant les personnages de l'opéra, paradoxalement, eux, en costumes d'autrefois et pourtant équipés de micros bien visibles. Mais quelle sensation fabuleuse de savoir que le dernier duo des amants se passe au

douzième étage de la tour et de voir Mimi mourir, emportée par un rutilant autobus de banlieue suisse !

Parlons tout de même chant. Là aussi l'affaire a progressé. Au premier abord. Maya Boog *semble* avoir la voix de Mimi et n'a pas de mal à faire oublier les sons pénibles d'Eva Mei en Violetta, l'an dernier, quoique les plans rapprochés soient assez cruels pour son physique ingrat et son jeu assez mélo. Saimir Pirgu *paraît* un Rodolfo plus crédible, il chante bien, en bon musicien. Mais est-ce bien leur voix réelle qu'on entend ? Dans ce qui parvient à nos oreilles, aussi bien pour les autres chanteurs et l'orchestre (beaucoup mieux dirigé par Srboľjub Dinic que par son confrère de *La Traviata*), on se demande quelle sombre mixture numérique a fabriqué un cocktail aussi étrange, lisse, indéterminé : sorte de vernis passé sur le son par on ne sait quels artifices de réverbération. Que penseront les habitants de Gäbelbach le jour où ils entendront de vraies voix, de réels instruments, privés de micros ?

<http://www.youtube.com/watch?v=M8efgFn509g>

Mais si, de gare en banlieue, la musique semble avoir un peu gagné du terrain, elle n'en sort pas moins de l'opération laminée par le cérémonial télévisuel. Interrompue le plus souvent possible, au milieu de la partition, à la va comme je te pousse, par les jacasseries racoleuses des trois présentateurs. Car ils se sont multipliés, challenge oblige, depuis la dame envahissante de l'an passé, et rien ne les arrête : raconter ce qui vient de se passer comme à des enfants attardés et ce qui va se passer plus ou moins véridiquement pour faire jeune et branché ; faire faire aux chanteurs, convoqués dès qu'ils ne chantent plus, de la psychanalyse de bazar sur l'inconscient de leur personnage ; alterner les interviews de responsables béats de satisfaction, les micros trottoirs de gens qui n'ont rien à dire, proclamer les derniers résultats du courrier internet prouvant qu'on a gagné l'admiration inconditionnelle de téléspectateurs au vocabulaire indigent... À quand l'annonce des taux d'écoute entre deux airs ?

Toute l'affaire, prétendument adressée au « grand public » peu attiré par l'opéra, tourne pour finir au plus grand profit des actionnaires de l'entreprise, grimés en promoteurs de la culture. Car parmi tant de bavardages inutiles, il n'a jamais été question de rappeler l'origine du livret dans un roman d'Henri Murger, *Scènes de la vie de bohème*, issu du mouvement naturaliste ; pas plus que n'a été prononcé le mot de vérisme pour parler de l'opéra. Lorsqu'il est question de culture aujourd'hui, il devient donc superflu de faire la part au sens du contexte, puisqu'il est vieux de plus d'un siècle.

Qu'est-il arrivé à *La Bohème* de Puccini ? En banlieue ou en berne ? Par la vertu de la télé réalité, *en fait*, la voilà mise sur le trottoir. (« En fait », pour parler comme tout le monde maintenant... serait-ce à dire que nous en sommes arrivés à devoir préciser à tout bout de champ ce qui est censé différencier le virtuel du réel ?) Et lorsqu'on montre un spectacle, mieux vaudrait se passionner pour les faits divers de coulisses que de se soucier de l'illusion théâtrale. De l'amnésie à la

barbarie, quelle est au juste la distance ?

[1] 4 juin 2009, diffusion le 8 septembre 2009 sur FR 2 du DVD Deutsche Grammophon.

[2] En direct sur Arte, le 29 septembre 2009, DVD à paraître un mois plus tard.

[3] <http://www.schoenbrunn.at/fr/accueil.html>

[4] Au moment de la dernière valse de Strauss, grand feu d'artifice tiré devant l'orchestre !

[6] Voir dans ce dossier « Son et image » *Filmer la musique I*, « À l'opéra ».